

nisation de l'art ». — Vers de MM. Raymond Groc, Maurice Dubled, René Hélios, Joseph de Belleville.

La Revue Universelle (1^{er} mai) : « L'Alsace en face du Germanisme », par M. Roger Dumon. — Suite de « la Jeunesse de Rodin », par Mme Judith Cladel.

France-Japon (15 avril) : Un choix de poètes japonais contemporains traduits de l'italien en français.

Revue bleue (20 avril) : « Haïlé-Sélassié et le conflit italo-éthiopien », par M. Pierre Fontaine. — « Poèmes » de M. Emile Vitta.

La Revue Mondiale (1^{er} mai) : Lettres inédites de Benjamin Constant.

Revue des Deux Mondes (1^{er} mai) : « Comment fut rétabli le service de 3 ans en 1913 », souvenirs de M. Maurice Paléologue. — « Le merveilleux retour », roman nouveau de Mme André Corthis.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

M. Bruno Walter et l'Orchestre Philharmonique de Vienne. — Mort de M. Alfred Gruenberger. — Orchestre National : Concert de Musique suédoise. — S.M.I. : Festival Caplet. — Société Nationale : premières auditions, œuvres de MM. Daniel Leaur, Fr. de Bourguignon, Guy Ropartz et Robert Casadesus.

Le Comité des Relations artistiques entre la France et l'Autriche, fondé l'an dernier, a eu l'excellente idée de prier M. Bruno Walter de venir à Paris, avec l'Orchestre Philharmonique de Vienne, pour donner un concert. Cette belle manifestation d'une entente très féconde en heureux résultats, a eu lieu dimanche à l'Opéra et a été des plus réussies. Hélas, un deuil a jeté une grande tristesse parmi ceux qui se sont le plus réjouis de ce beau et légitime succès. La veille, en effet, ils conduisaient à sa dernière demeure le fondateur même et celui qui fut l'âme de ce Comité, M. Alfred Gruenberger, ancien ministre des Affaires étrangères d'Autriche, ancien ministre d'Autriche à Paris. A ce double titre, et dans ces deux postes éminents, Alfred Gruenberger avait travaillé de tout son cœur au rapprochement spirituel des deux nations, rapprochement que son tact, sa profonde connaissance des milieux artistiques des deux capitales, son amour éclairé du beau, son désintéressement et sa courtoisie avaient si grandement favorisé. Tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher ont senti le rayonnement, la chaleur de ce cœur généreux. Il aimait profondément sa patrie, et pour

nous la faire mieux connaître et pour nous la rendre plus chère, il avait fait appel, ce fin diplomate, à Schubert, à Mozart, à ces grands musiciens du passé et du présent aussi dont les œuvres parlent à notre cœur comme elles parlent au cœur de leurs compatriotes. Les bravos qui ont accueilli M. Bruno Walter à l'Opéra, Alfred Gruenberger n'a pu les entendre. Ces acclamations l'eussent profondément réjoui, non seulement parce qu'elles saluaient un des chefs d'orchestre les plus éminents de l'heure présente, mais aussi parce qu'elles portaient témoignage de cette bonne entente entre gens faits pour se comprendre et s'estimer et dont il avait été l'un des meilleurs artisans. Il nous est cruel de penser que nous ne reverrons plus l'ami si cordial que Gruenberger fut pour tant d'entre nous. Mais son œuvre demeure et le comité qu'il a fondé prolongera son effort.

Le programme exécuté par la Philharmonique comportait la belle et charmante Symphonie en si bémol majeur de Haydn, le Tombeau de Couperin de M. Maurice Ravel, la VIII^e Symphonie de Beethoven, et, enfin, le Concerto pour piano et orchestre en ré mineur de Mozart, la partie de piano étant tenue par M. Bruno Walter lui-même, qui, selon la tradition d'autrefois, dirigeait en même temps. On a trop rabaisé ces concertos de Mozart à une époque où pour mieux exalter ses symphonies sans doute, on ne voulait voir en eux que des pièces de virtuosité. MM. de Saint-Foix et Wyzewa ont montré au contraire que les concertos tiennent une place prépondérante dans la production de Mozart entre 1784 et 1786, place prépondérante non seulement par la quantité de musique qu'ils représentent mais aussi par l'élégance, la science, l'expression — et bien que cette période de virtuosité soit, dans la vie de Mozart, celle où ses forces les plus nobles restent inactives. Il y a dans ces concertos de vrais éclairs de rébellion, et selon le mot de M. Prothomme, ils nous montrent la révolte d'un Prométhée. Si on les a jugés plus frivoles, plus extérieurs que les symphonies, c'est que le plan en est si libre qu'il semble obéir à la fantaisie. M. Bruno Walter aussi bien comme chef d'orchestre que comme pianiste est merveilleusement pénétré de l'esprit mozartien. Nul mieux que lui ne fait comprendre le génie du maître de Salzbourg. Nul n'en montre mieux l'ado-

nable simplicité — même sous les apparentes complications de la virtuosité. Son succès a été triomphal. Il a été mérité et pour lui, et pour les excellents artistes de l'orchestre. La seule critique que l'on pourrait faire à des concerts comme celui-ci, — et elle ne s'adresse point au chef — tient à la composition du programme. Pourquoi chaque chef d'orchestre de grand renom qui vient à Paris se trouve-t-il obligé de diriger les mêmes symphonies de Beethoven, les mêmes morceaux dont l'inscription semble fatale et donne à tous ces programmes une uniformité dont il est miracle que le public ne se lasse point? Qui aura la générosité de rompre avec la tradition et, comme le fit M. Mitropoulos récemment, d'inscrire au lieu de la V^e ou de la VII^e, des ouvrages de nos contemporains? Au temps de Haydn et de Beethoven, on jouait du Haydn et du Beethoven en semblables circonstances. Nous sommes au temps non seulement de Maurice Ravel, mais de Paul Dukas, d'Albert Roussel, de Florent Schmitt, de Guy Ropartz, — pour ne citer que les chefs de file.

§

On ne saurait trop louer l'initiative de l'**Orchestre National** — je veux dire de M. D.-E. Inghelbrecht, car, bien que son nom n'ait point figuré sur les programmes, il y aurait grande injustice à ne pas dire que le mérite lui en revient —; grâce, donc, à cette initiative, nous avons eu un magnifique **Concert de musique suédoise**, dirigé par un chef éminent, le compositeur Kurt Atterberg. Et voici encore une preuve de ce que je disais à l'instant: la routine qui fait inclure toute la musique en Beethoven et en Wagner n'est pas seulement préjudiciable aux musiciens modernes français. Elle nous empêche de connaître, aussi, les compositeurs étrangers. Nous sommes fort ignorants à leur endroit et comment ne le serions-nous pas, puisque jamais occasion ne nous est donnée d'entendre leurs œuvres? Celles des Suédois qu'on nous a jouées l'autre soir valent d'être connues, et je fais le souhait, pour ma part, de ne point m'en tenir à cette unique audition. J'aimerais réentendre aussi bien la *Suite pour violon alto et cordes* de M. Kurt Atterberg (le violon de M. Roland Charmy et l'alto de Mlle Alice Merckel semblent tenus

par des magiciens), que les fragments de *Berckahaert*, délicieusement chantés par Mlle Pifteau, — j'aimerais aussi retrouver les *Grandes forêts* de O. Lindberg, l'ouverture de *Lustspels*, de O. Werthberg, l'*Intermezzo* de Ture Rangstrom, la *Suite* pour petit orchestre de G. de Frumerie. Et je souhaite encore que ce qui vient d'être fait pour les musiciens suédois soit de même entrepris pour des compositeurs d'autres pays.

§

La S. M. I. a consacré une soirée à **André Caplet**. Avec le concours du Quatuor Calvet, de Mmes Maryse Cottavoz, Natalie Wetchor, Marguerite Pifteau, Micheline Kahn, de MM. Louis Aubert, Pierre Barnac, Robert Casadesus, Maurice Maréchal (imagine-t-on plus brillante réunion de talents?) un très beau programme a été exécuté, allant du *Conte Fantastique* pour harpe et quatuor à cordes, au *Septuor pour cordes vocales et instrumentales*, en passant par des mélodies, par l'*Epiphanie* pour violoncelle et piano et par le *Diversissement* pour harpe. Il est juste que cet hommage magnifique ait été rendu à Caplet: dix ans passés depuis sa mort n'ont rien ôté — au contraire — à la qualité de sa musique. Il est souvent périlleux de composer tout un programme avec les œuvres d'un seul auteur. L'épreuve de l'autre soir montre une fois de plus la diversité et l'originalité d'un André Caplet.

Avec une charmante *Suite Française* pour piano de M. Daniel Lesur — très joliment exécutée par M. Nin-Culmell, — avec *Quatre Sérénades* sur des poèmes de Catulle Mendès, de M. Francis de Bourguignon (pour chant, flûte et quatuor à cordes, délicieusement chantées par Mlle Germaine Cernay et poétiquement accompagnées par M. Jan Merry, Mme M.-A. Henry, MM. A. Locatelli, H. Benoit et C. Delobele), la Société Nationale a donné la première audition d'un *Quatuor à cordes* de M. Guy Ropartz et d'une *Sonate pour flûte et piano* de M. Robert Casadesus.

Ce *Quatrième Quatuor à Cordes* de M. Guy Ropartz est un de ces ouvrages que l'on souhaiterait entendre plusieurs fois de suite pour se pénétrer de leur charme. On a bîssé le second mouvement; les trois autres eussent parfaitement mé-

rité le même honneur, ou plutôt, c'est un *da capo* complet qu'on eût voulu si l'heure l'avait permis. L'œuvre nouvelle est d'une plénitude musicale qui, dès les premières mesures de l'*allegro* initial forcent l'admiration. Les thèmes sont expressifs, clairs, bien sonnants. L'architecture est savante, audacieuse, et l'ouvrage garde, dans l'enchaînement de ses parties, ce caractère de nécessité qui est la marque propre des grandes œuvres fortement pensées, celles auxquelles on ne pourrait rien changer sans les détruire. Le deuxième mouvement (un second *allegro*) badine à la manière d'un *scherzo*; des pizzicati, un thème syncopé, contrastent avec un motif plus lent, qui se développe jusqu'à ce que le premier thème reparaisse et termine le mouvement par une danse sur un rythme de gigue. Le troisième mouvement *quasi lento* expose une belle phrase méditative et grave où les quatre voix communient dans l'expression d'un sentiment d'une rare élévation. Les musiciens capables d'inventer de tels thèmes se comptent aisément. Quels que soient les caprices de la mode, ceux-là sont assurés de vivre tant que resteront des hommes sensibles à la beauté. Un *allegro* achève ce quatrième *Quatuor*, — aussi noble, aussi simple et aussi grand que les *Sonates* pour violon et piano et que tant d'autres pages du même maître. Faut-il ajouter que le Quatuor Calvet (J. Calvet, D. Guilevitch, L. Pascal et P. Mas), dédicataire de l'ouvrage, en a donné une exécution inoubliable? Ces artistes sont animés d'une flamme magnifique; nul plus qu'eux ne mérite la reconnaissance des amis de la musique, car il n'en est point qui sachent mieux servir, avec autant d'intelligence et de dévouement.

La *Sonate pour flûte et piano* de M. Robert Casadesus (je dis tout de suite que l'auteur, au clavier, et M. René Le Roy, pour la flûte, se sont montrés de merveilleux virtuoses), est tout à fait digne elle aussi des précédentes compositions de ce parfait musicien. La grâce de l'*allegro* initial, qui déroule sa courbe flexible, s'oppose au *lento* central, plaintif mais dont on devine que la consolation est proche, qui apparaît en effet sous la forme d'un *molto vivo* où les deux instruments dialoguent et mêlent leurs voix en un *scherzo* délicieux. M. Robert Casadesus est un rare exemple de ces musiciens dont leurs contemporains ne sauraient dire s'ils méritent

davantage la gloire par le prestige étonnant de leurs exécutions ou par la qualité de leurs compositions. Mais c'est le rôle de la critique, devançant avec certitude le jugement de la postérité, d'affirmer que des ouvrages comme ceux que M. Robert Casadesus nous donne témoigneront bien longtemps après que le jeu du pianiste ne sera plus qu'un souvenir, du mérite durable du compositeur.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Artistes français. — Le Salon de la Société nationale.

Le Salon des Artistes français. — LA PEINTURE. — La grande œuvre décorative au Salon des Artistes français, c'est le polyptique d'Henri Martin décrivant le jardin du Luxembourg, dans la splendeur d'un après-midi d'été, dans son animation familière et dans une plausibilité d'ordonnance qui est presque de l'exactitude. Le souvenir, l'indication d'une première esquisse vériste domine l'œuvre à grand format et lui conserve une étonnante fraîcheur de sincérité. Le mouvement de la composition est assez vif pour que l'on n'aperçoive qu'à une étude plus attentive les savantes symétries de taches de couleur obtenues grâce aux costumes des enfants, semés parmi les rencontres des grandes personnes ou les bouquets de toilettes des personnes assises. L'harmonie polychrome des voiles des petits bateaux du bassin, point central de la composition, rayonne sur les parterres des jardins, les costumes des passantes. C'est à la fois un spectacle véridique et un enchantement de tonalités. Cette foule de promeneurs va de la jeune mère, de l'enfant, en gamme bien disposée jusqu'au songeur, poète ou artiste, qu'il est rare de ne point rencontrer dans le jardin où vécurent tant de rêves et où se dressent les effigies des porteurs de flambeaux de toute la récente époque. Cette décoration trouve heureusement place dans la grande œuvre d'Henri Martin. Elle y prend sa particularité d'une technique très apaisée, où le procédé se noie comme dans un surgissement de vérité.

Montézin a donné de grandes proportions à un paysage de Seine au bord de l'eau. L'impression d'ensemble est d'aise et de joie, de joli soleil clément près de la fraîcheur du